

N A S I M M A R A S H I

L'AUTOMNE
EST LA DERNIÈRE
SAISON

*Roman traduit du persan (Iran)
par Christophe Balaj*

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

La couverture de *L'automne est la dernière saison*
a été créée par David Pearson.

Titre original :
Payiz fasl-e akhar-e sal ast
Marashi, Nasim

Originally published by Nashre-Cheshmeh Publishing House.
© Nasim Marashi, 2014.
© Zulma, 2023, pour la traduction française ;
2024, pour la présente édition.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr



ÉTÉ

LEYLA

Je te cherchais, je courais. Sur le carrelage blanc glacial du hall de l'aéroport. Dans un silence de mille ans. À chaque foulée, ma respiration haletante bourdonnait à mes oreilles, de plus en plus fort, emplissant ma gorge d'amertume. Les vols internationaux étaient à l'autre bout. Ce n'était pas l'aéroport Imam Khomeini. Non, plutôt Mehrabad. La zone d'embarquement ne cessait de s'éloigner, j'ai pourtant fini par atteindre la porte. Tu avais le dos tourné, mais je t'ai reconnu aussitôt. Tu portais ta veste bleu foncé. Tu attendais tranquillement, ta valise à la main. La lumière était d'un blanc aveuglant. Je ne voyais que cette lumière et toi, un point bleu indigo au milieu de tout ce blanc. Je t'ai appelé. Mais tu t'es éloigné. Comme si tu flottais au-dessus du sol. J'ai couru, tendu la main vers toi, attrapé la tienne. Ta main est restée dans la mienne, l'avion a décollé.

Je suis encore sur le bord des rêves. Dans cet entre-deux douloureux, entre veille et sommeil, où toutes les cellules de mon corps sont comme piégées dans un bâillement sans fin. Je me force à ouvrir grand les yeux pour mettre un terme à ce supplice. J'aperçois le placard à moitié ouvert, la lampe éteinte sur la table de nuit, jonchée de verres sales, un réveil cassé, quelques livres. Tes livres. Je passe la main sur le drap à côté de moi. Tu n'es pas là. Il n'y a personne. Où

suis-je ? J'ai quel âge ? Quel jour sommes-nous ? Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que je me sens mal. J'ai un goût amer dans la bouche, mon cœur bat la chamade. J'ai soif. Il faut que je me souviene. Je dégage mon bras gauche sur lequel j'étais allongée. La montre en acier a laissé sa marque imprimée sur mon poignet en sueur. Onze heures cinq. Si tard ? Je ferme les yeux, j'ai la tête prise dans un étau. Je pense à hier, à avant-hier. Ça me revient. Nous sommes dimanche et j'ai rendez-vous pour un boulot. Je repousse la couverture.

Quand j'avais décroché le téléphone, il avait dit : « Bonjour Leyla, ici Amir Salehi. C'est Saghar qui m'a donné votre numéro. »

Ils s'apprêtaient à lancer un nouveau journal. Avec trois pages culturelles quotidiennes. La première partait sous presse à midi. Les deux autres dans la soirée. « Si vous en avez le temps, et bien sûr l'envie, passez donc me voir au bureau dimanche après-midi. »

Du temps, j'en ai. Autant qu'il veut. Ces quatre derniers mois, je n'ai rien eu d'autre que du temps, du temps à perdre, du temps gâché, inutile, qui n'enlève ni n'ajoute rien à ma vie. Je ne m'entendais pas bien avec le rédacteur en chef du magazine où je travaillais. Quatre mois plus tôt, il était venu se poster devant mon bureau. « Tes articles m'appartiennent, j'en fais ce que je veux. » J'ai rassemblé mes affaires. « Tu t'imagines qu'on ne peut pas changer un seul mot de ce que tu écris ? » J'ai fourré mes livres et mes stylos dans mon sac. « C'est la dernière fois que je t'entends protester. » J'ai mis mon sac à l'épaule : « C'est la dernière fois, en effet. » Et je suis partie. Il ne comprenait pas que ses corrections avaient détruit mon article. Depuis que j'ai démissionné, je me réveille tous les

matins, je suis le mouvement du soleil d'est en ouest, jusqu'à ce que la nuit tombe. Puis je m'endors. Je ne me souviens de rien d'autre. Parfois, je vois Rodja ou Shabaneh. Elles me rejoignent ici ou on sort manger un morceau, puis je reviens à la maison. Une fois papa est passé me prendre pour m'emmener à Ahwaz. J'ai revu maman et toute la famille. Pendant trois ou quatre jours. Je ne me souviens plus. J'ai du temps pour bosser. Autant qu'il veut. Mais l'envie ? Je ne sais pas trop. Sans doute que j'en ai envie. J'aimais ce que je faisais auparavant. Tu le sais bien. On riait beaucoup au boulot. Je m'en souviens. Mais à présent, qu'ai-je envie de faire, sinon rester allongée à compter les jours ? Je ne sais pas.

— Je vais te présenter à la Société des Pétroles, avait dit papa. Je te trouverai un job dans ta spécialité. Avec un bon salaire. Tu te constriras un avenir. Tu vivras plus près de nous.

Je n'ai aucune envie de retourner vivre à Ahwaz. Mieux vaut ne pas regarder en arrière. Lors de mon dernier séjour, j'ai réalisé que c'était impossible. À Ahwaz, il fait chaud. La chaleur monte du sol et vous écrase la poitrine. Combien de fois peut-on faire l'aller-retour jusqu'à la mer, à vingt minutes à pied ? Et combien de temps peut-on rester assis à lire un magazine sous un climatiseur, en respirant ce bon air chargé de poussière ? Combien de fois peut-on arpenter les allées du bazar Kyan, à rire et marchander avec les femmes arabes le prix des dattes ou du poisson ? Pendant ces quelques jours, Ahwaz m'a semblé plus petite. Bien plus petite que dans mon enfance. Je pouvais traverser n'importe quelle rue en deux enjambées. L'avenue Chaar Shir donnait directement sur la place Nakhel, et celle-ci s'engouffrait

dans Seyed Khalaf. Les cours étaient petites et les tranchées datant de la guerre minuscules comme des boîtes d'allumettes. J'observais tout cela, et les images de mon enfance s'en trouvaient bousculées, rendant mes souvenirs confus. Même la nuit, je n'arrivais pas à me détendre. Je n'avais qu'une envie, retrouver mon chez-moi. Mon lit. Notre lit.

— Viens bosser dans ma boîte. Ils recrutent. On sera à nouveau ensemble. Ce sera sympa, m'a dit Shabaneh.

Ce ne sera pas sympa, j'en suis sûre. Je serai assise derrière un bureau toute la journée, à griffonner des chiffres sur du papier, sur des plans, sur un écran. Les quatre se mélangeront aux deux, les deux aux cinq, et tous ces nombres s'aligneront les uns derrière les autres pour me ronger le cerveau. Avec des moins et des virgules. Zéro, virgule, trois. Zéro, virgule, huit. Le diamètre de l'arbre multiplié par la hauteur de la pale, la longueur du piston diminuée de celle du cylindre. Tout cela me rendra folle. Shabaneh recroquevillée en elle-même, Rodja la tête plongée dans son écran, comme à la fac. Personne ne m'adressera la parole. Je serai toute seule dans un bureau déprimant.

— On fait nos valises et on part, a dit Rodja. Tu as juste le test de langue à passer. Je m'occupe de l'inscription à la fac et du visa. Pourquoi veux-tu rester ici ?

— Si j'avais voulu partir, je serais partie avec Misagh.

— Quelle tête de mule ! Arrête de te faire du mal, Leyla.

Je ne veux pas partir. Pourquoi personne ne comprend-il ce que je dis ? Et maintenant, même si je le voulais, je n'en aurais plus la force. Je n'ai pas

l'énergie de Rodja, ni la tienne. Je sais ce que signifie partir, je l'ai observé de près. Dans ma propre maison, tous les formulaires que tu remplissais s'empilaient comme les degrés d'une échelle qui t'éloignait inexorablement de moi. Ça n'a pas été une période facile. Tu accumulais des lettres et des documents par centaines. Que tu faisais traduire, tamponner et signer pour le rendez-vous à l'ambassade... Le rendez-vous à l'ambassade?! On est dimanche. Rodja a rendez-vous de bonne heure à l'ambassade. Je lui avais promis de la réveiller. Comment ai-je pu oublier?

« La personne que vous cherchez à joindre n'est pas... »

Elle doit déjà être en route pour l'ambassade, voilà pourquoi son téléphone est éteint. Rodja n'est pas du genre à rater un rendez-vous. Elle est forte, comme toi.

J'ai la tête qui tourne. Il faut que je me fasse un thé et que je mange quelque chose. Je sors de la chambre, l'appartement est un chaos. Le cendrier déborde de mégots. Tu détestais cela, tu passais ton temps à les vider pour que l'appartement ne pue pas comme un dortoir de cité U, c'est ce que tu disais. Le plan de travail de la cuisine est jonché de serviettes en papier et d'assiettes sales où sont figés des reliefs de nourriture. La table en verre est maculée de traces de doigts, les journaux de la veille, de l'avant-veille et de la semaine dernière s'entassent sans avoir été lus. Mon *manteau* traîne sur le canapé. Je me réfugie dans la chambre pour me cacher sous les couvertures. Ceci n'est pas ma maison. Cette journée est en train de m'échapper, il faut que je la rattrape et que cet endroit redevienne ma maison. Si je retrouve du travail, si je vais mieux, de mieux en mieux, je pourrai prendre soin de la

maison à nouveau. Je réorganiserai tout. Je changerai les ampoules. Je ferai restaurer le canapé rouge. Il est sale, les ressorts sont défoncés, il a besoin d'un bon nettoyage et de nouveaux boutons blancs, comme à l'origine. Tu ne l'aimais pas. Ce rouge te sortait par les yeux. Dès le départ, tu m'avais dit que je finirais par m'en lasser. Le jour même où nous l'avons acheté. Toi et moi, avec Rodja et Shabaneh, nous avons séché le cours de midi à la fac. Maman n'était pas encore arrivée à Téhéran. Nous avons écumé les boutiques d'ameublement pour ne pas avoir à retraverser toute la ville avec elle. Rodja avait suggéré : « Allons à Yaftabad », mais je n'avais pas envie de faire tout ce trajet. Elle a eu beau ajouter : « Juste une fois », je savais bien qu'on sillonnerait la ville cent fois pour quatre morceaux de bois recouverts de tissu. Toi, tu étais d'avis de la laisser faire à son idée. Comme d'habitude, Shabaneh nous observait sans rien dire. Alors que nous passions par Djahan Koudak, j'ai aperçu dans la vitrine d'un grand magasin ce canapé rouge, avec ses boutons blancs et ses grosses fleurs, je suis tombée en extase. Tu t'es esclaffé :

— Un canapé rouge?! Je ne te donne même pas trois jours pour en avoir marre. En revanche, celui-là, le beige et marron, est magnifique...

Rodja a fait la grimace.

— Mais vous avez quel âge? Si vous n'achetez pas du rouge maintenant, vous ne le ferez jamais. Vous aurez le temps, quand vous serez vieux, pour les teintes marronnasses, avec vos petits-enfants sur les genoux!

Moi, j'aimais bien ce rouge. Je ne m'en lasserais pas, j'en étais sûre. Je me suis tournée vers Shabaneh, l'éternelle indécise.

— Les deux sont bien. On n'irait pas voir aussi à Yaftabad ?

Aucune envie de courir jusque là-bas. C'était ce canapé que je voulais, aussi cher et criard soit-il. Il mettrait un peu de gaieté chez nous, et aussi entre nous.

J'ai téléphoné à papa.

— Peu importe le prix ! Tu vas t'asseoir dessus pendant des années, choisis la couleur qui te plaît. Prends tout ce que tu veux.

Je l'ai acheté. Tu n'étais pas mécontent. Tu passais la main sur les fleurs, le tissu était si doux.

Quand maman est arrivée, nous sommes allés choisir les rideaux, marron, pour que la décoration de l'appartement soit à la fois à ton goût et au mien. Sept ans après, ils ont pris un coup de vieux. Il faudrait que je les change. Quand j'aurai retrouvé du boulot et que ça ira mieux, je verrai quelle couleur se marie bien avec le rouge et je remplacerai les rideaux. Je me ferai un chez-moi tout mignon tout beau. Dès que j'irai mieux.

J'ai envie d'un thé. Je traverse la pièce jusqu'à la cuisine en essayant de ne pas regarder autour de moi. La bouilloire est couverte de taches multicolores. À son poids, je me rends compte que j'ai encore oublié d'acheter du détartrant. Je la remplis d'eau et je la pose sur la gazinière, maculée de jaune craquelé, de graisse rouge, de grains de riz séchés et de macaronis couverts de sauce. J'observe sur la poignée du réfrigérateur des traces de doigts sales, les étagères sont couvertes de miettes, il y a des sacs en plastique vides, et cette tache de yaourt qui me dégoûte, jaune et craquelée comme la terre du désert. De l'évier remontent les remugles d'une vaisselle sale qui date de plusieurs

jours. Il faudra que je demande à Molouk Khanom de venir faire le ménage. Voilà des mois que je dois l'appeler, mais je ne me sens pas la force de passer une journée entière à l'entendre pérorer sur sa malheureuse fille qui a divorcé ou sur la belle-sœur paralysée dont elle a la charge depuis plus de vingt ans. Ah ! Si maman était là ! Elle apporterait un rayon de bonheur dans cette maison. Elle ferait venir Molouk Khanom, remplirait le congélateur, une bonne odeur de cuisine se répandrait dans l'atmosphère. Elle viendrait s'asseoir à côté de moi pour papoter sans fin : ma tante maternelle qui a acheté une nouvelle voiture, ma tante paternelle qui n'a pas pris de nouvelles de grand-père depuis des lustres ! Elle me parlerait de papa qui se languit de Samira et de moi et réclame tous les soirs ses deux filles en rentrant du cabinet médical. Il aimerait tant les avoir à sa table. Elle me donnerait des nouvelles de sa cousine et des jumeaux, quels nouveaux mots le fils de Samira vient d'apprendre en persan et comme il les prononce bien. Je m'installerais en face d'elle sur le canapé, je boirais un thé fraîchement infusé en mangeant une orange, j'écouterais sa voix résonner dans la maison en faisant juste des petits hum hum de temps en temps.

Je verse l'eau bouillante dans un verre. Des filets bruns forment des volutes dans l'eau. Je retire le sachet. Les nuages se mélangent, mon thé est prêt. Depuis que tu n'es plus là, j'ai remis sans regret la théière sur l'étagère la plus haute. Je ne prends plus que du thé en sachet. J'ai besoin de thé pour être en forme. Et je dois être en forme pour aller au travail. Je retrouve enfin le métier que j'ai toujours aimé et qui me rendait heureuse. Je vais devoir apprendre à l'aimer de nouveau. Pourquoi pas ? Ces jours-ci,

rien ne m'amuse plus. Pourquoi ? C'est sans doute parce que je ne fais rien. J'ai besoin de m'investir dans quelque chose qui m'occupe et me divertisse. Qui me fasse passer le temps. Qui me distraie de tout le reste. Sinon mes idées noires prennent le dessus. Je me laisse aller dans le canapé rouge, je peux rester ainsi pendant des heures sans m'ennuyer. Juste à laisser les idées galoper dans ma tête. Je pense à moi, à toi, à Samira, à la vie de Shabaneh avec Mahan. Je me demande comment on a pu en arriver là, où nous nous sommes trompés, à quel moment de notre histoire et sous quelle pression nos fondations ont commencé à se fissurer sans que nous sachions pourquoi, si bien qu'au premier coup de vent, nous nous sommes effondrés sur nous-mêmes sans pouvoir nous relever. Même si nous en avions été capables, cela n'aurait jamais plus été comme avant. La faute à quel ingénieur, qui n'a pas su calculer correctement nos forces, qui nous a fourni une structure susceptible de s'écrouler à tout moment ? Penser à cette vie dénuée d'humour, vide de désirs me brise en mille morceaux, comme cette vilaine tache de yaourt sur le plan de travail de la cuisine. Mais si j'ai un boulot, ça m'empêchera de penser : je travaillerai jusqu'à l'épuisement, puis je prendrai ma fatigue dans mes bras et je m'enfoncerai doucement dans le sommeil. Rodja me demande : « Pourquoi es-tu si dure avec toi-même ? Toi, tu n'as pas besoin de bosser. » Pourquoi ne comprend-elle pas que c'est ma seule consolation dans cette fichue vie ? La seule. En partant, tu ne m'as rien laissé d'autre. Désormais il faut que je sois heureuse. Je ne dois pas l'oublier. Je me prends la tête dans les mains et j'essaie de me souvenir ce que c'était d'avoir un fou rire.

— Allons, Leyli, viens ! Ne traîne pas comme ça. On est en retard.

— Je t'en prie, attends. Juste une seconde.

Je te tenais par la main en riant aux éclats. J'étais pliée en deux au bord du trottoir tant je riais. Je n'arrivais plus à respirer, j'avais mal au ventre, je m'en souviens encore. Tu me tirais par le bras. On était en retard. Qu'est-ce qui nous faisait rire comme ça ? Je ne me rappelle plus. Je me souviens seulement qu'on était avenue Enghelab. On sortait du cinéma Bahman, on venait de voir un film minable au Fajr Film Festival et on retournait à la fac. On cherchait un taxi sur l'avenue Kargar, on se faufilait parmi les marchands de CD, les stands de samoussa ou de galettes *koloutcheh* de Fouman, les petits bouquinistes et les vendeurs de fripes. Il fallait jouer des coudes dans cette foule. Tu portais la chemise blanche que Samira t'avait envoyée. Un type a foncé sur nous, tête baissée. Tu m'as lâché le bras pour le laisser passer. J'ai à nouveau éclaté de rire. L'homme m'a regardée. Tu as eu une seconde d'hésitation. Quand l'homme a relevé la tête, il était trop tard. Il t'a heurté en pleine poitrine, renversant sur ta chemise blanche son verre de jus de grenade. Durant tout le temps que nous avons vécu ensemble, cette tache n'est jamais partie, j'ai essayé le bicarbonate, le vinaigre, la Javel et même le détachant Rafouneh la dernière fois, avant de la mettre dans ta valise. « Ne la porte qu'à la maison, quand il n'y a personne d'autre », t'ai-je dit.

J'avale mon thé froid d'une seule gorgée. Le bruit me surprend. Est-ce à cause du silence qui règne dans l'appartement que le son se réverbère si fort dans ma tête ? Ou bien est-ce mes oreilles qui ont perdu l'habitude d'écouter ? Je me suis accoutumée

à ce silence, à ce vide. À rester prisonnière derrière le double vitrage des fenêtres. Je n'ai même plus envie de faire de la musique. Depuis combien de temps n'ai-je pas joué au piano ? Quatre mois ? Huit ? Je ne sais plus. J'ouvre la main, écarte les doigts, je les replie pour les ouvrir à nouveau. Je les étire au maximum. La douleur remonte jusqu'au poignet. Ils ont perdu toute leur souplesse et leur légèreté. Ils sont devenus courts et laids, les articulations raides et gonflées, ça me fait mal au moindre mouvement. Ces doigts douloureux, aux ongles longs et mal taillés, accrochent sur les touches du clavier. Je ne peux plus jouer le passage de la valse en la mineur que tu aimais tant.

Tu étais venu t'asseoir près de moi sur le tabouret du piano.

— J'aime bien que tu aies les ongles courts et sans vernis.

— C'est à cause du piano.

Je t'avais appris à tenir le mi mineur grave à l'octave sur chaque temps quand je jouais Chopin.

— C'est ce jour-là que je suis tombé amoureux de toi, m'as-tu dit. Le jour où dans l'amphi de la fac, tu t'es mise au piano et que tu as joué, je crois, un morceau de Chopin. Tu savais que je te regardais ?

— Vraiment ? Tu me regardais ? Je pensais que c'était moi qui étais tombée amoureuse la première. Le jour de la grève. Tu étais assis tout en haut des marches devant le syndicat étudiant, avec ton béret de velours, tu avais l'air tellement sûr de toi.

— J'aime toujours observer tes doigts qui dansent sur le clavier quand tu joues, indifférente à ce qui t'entoure.

Quand je m'exerçais, je sentais ta présence, à la porte du salon. Comment jouer maintenant que tu

n'es plus là pour me regarder ? Tu n'es plus là et mes doigts ne savent plus danser. Ils sont raides, j'ai tout oublié de Chopin. Il faut que je rattrape tout ça ! Quand j'aurai repris le boulot, et que j'aurai retrouvé un rythme, je ferai accorder le piano. Je reprendrai mes exercices pour que mes doigts redeviennent comme avant ton départ. Il faut que je ressorte mes partitions.

Pourquoi tout avance si lentement aujourd'hui ? Il est à peine une heure. J'allume mon ordinateur portable avec l'espoir d'y trouver le seul message qui n'y est jamais. « Important, important, important ! » ; « Trois méthodes efficaces pour prévenir le cancer du sein » ; « Une top model iranienne à New York ». J'efface tout. Je referme ma boîte mail pour ouvrir mon blog. Mon post d'hier a onze commentaires. J'y parlais de cette nouvelle proposition de job, de Salehi, du journal et de toutes ces belles perspectives, de choses très simples en somme. On me répond : « Félicitations ! » « Quand est-ce qu'on fête ça ? » « Bravo ! Tu écris à nouveau ! » « Viens consulter notre page. » Etc. J'aime bien le fait de ne pas voir mes lecteurs. Quand j'ai envie de dire quelque chose, je peux l'écrire de loin et rester cachée pour lire les réactions, à mon propre rythme, de loin. Je n'ai pas envie que quelqu'un s'assoie en face de moi et me fixe en attendant une réponse. C'est pour ça que j'aime les journaux. J'aime bien être assise dans la salle de rédaction à écrire, et le lendemain, me poster derrière le gros platane en face du kiosque à journaux pour voir combien de personnes s'arrêtent sur le titre de mon article.

Le téléphone sonne. C'est Rodja, elle a fini à l'ambassade.

— C'est quand ton rendez-vous ?

— À quatre heures et demie. J'étais réveillée aux aurores mais j'ai complètement oublié de te réveiller. Tu étais à l'heure ?

Elle y était, oui.

— Allons déjeuner. Il n'est qu'une heure et demie, j'ai tout mon temps.

Rodja insiste :

— Tu me rejoins ? Je n'ai pas envie d'aller bosser tout de suite. Déjeunons d'abord. Ensuite, j'irai au bureau, et toi au journal.

Je traîne des pieds. Je ne sais pas trop.

— Comment ça, tu ne sais pas trop ? Allez, viens. Je n'ai pas de voiture. On se retrouve à deux heures et quart, à l'angle de Niloufar et d'Apadana. On trouvera bien un endroit. Tu viens, hein ? Si tu ne dis rien, c'est que tu es d'accord.

Si je ne dis rien, cela signifie-t-il que je suis d'accord ? Non, certainement pas ! Quand je suis d'accord, je ne reste pas silencieuse. Je ris. J'ouvre la bouche pour dire oui, je suis d'accord. Mais le silence... sûrement pas ! Peut-être étais-je restée silencieuse ce jour-là aussi, tu en avais conclu que j'étais d'accord. J'étais là sans rien dire, occupée à faire tes valises. Je n'étais pas d'accord pour que tu partes. Je n'ai rien dit, et toi, tu es parti sans moi. Tu as d'abord rendu visite à tes parents. Tu t'es sans doute amusé à taquiner ta mère en lui demandant de ne pas s'en faire pour toi. Tu as certainement aussi embrassé tes tantes venues te dire au revoir, en leur promettant de revenir bientôt. J'ai rouvert deux ou trois fois tes valises pour m'assurer qu'on n'avait rien oublié, je les ai refermées, en silence. Toi, tu faisais le tour de la ville pour dire adieu à tes copains en leur faisant

promettre de ne pas me laisser seule et de prendre soin de moi en ton absence. Moi, je ne disais rien, je vérifiais ta valise une dernière fois, toi, tu bavardais avec les uns et les autres, plein d'espoir, souriant à ceux que tu abandonnais. J'ai bouclé le cadenas de ta valise. Tu as ouvert la porte de l'appartement et tu es entré. Je ne disais rien, mais j'étais loin d'être d'accord. J'étais persuadée que tu ne partiras pas. Je m'attendais à ce que tu entres dans la chambre, que tu m'embrasses et que tu dises : « J'ai changé d'avis. Je n'irai nulle part si tu n'es pas d'accord. » J'espérais que tu dirais : « Non, je ne vais pas te laisser toute seule. Où irais-je sans toi ? » J'étais convaincue que tu ne partiras pas. Même quand tu as appelé le taxi pour l'aéroport Imam Khomeini. Je suis restée dans l'entrée. Tu t'es changé, j'ai détourné les yeux. Tu as enfilé une chemise et un pull neufs. Je les avais posés sur le lit après avoir retiré les étiquettes. Je les avais achetés moi-même, je voulais être certaine que tu serais le passager le plus élégant de l'avion : une chemise à rayures lilas, un pull gris et un jean foncé. Ta veste bleu ciel était sur le lit. Tu as ouvert ton sac à dos pour y mettre les habits que tu venais d'ôter.

— Je t'ai mis des habits neufs dans la valise. Pas la peine de prendre ceux-là.

— D'accord ! as-tu répondu sans un regard.

Tu as attrapé tes chaussettes. Je suis allée m'asseoir sur le canapé au salon avec mon livre. Je ne voulais pas pleurer. Tu n'allais pas partir. J'en étais sûre. Tu ne partiras pas sans moi. Tu voulais juste me faire peur. J'ai entendu les roulettes de ta valise. Tu étais devant la porte et je t'ai regardé par-dessus mon livre. Tu portais ta veste bleu foncé. Tu as posé ton sac par terre, tu as enfilé tes chaussures que tu as lacées très

lentement. Quand tu as regardé vers moi, j'ai baissé les yeux.

— Viens dans mes bras.

Je n'ai pas bougé. Je suis entrée dans notre chambre et j'ai fermé la porte. Tes habits étaient encore sur le lit, derniers éclats de ta présence dans la maison en ton absence. Je suis restée là à écouter, la porte d'entrée s'est ouverte et refermée, le bruit des roulettes s'est éloigné. Il ne fallait pas que je pleure. Tu allais revenir. J'en étais sûre. Tu ne pouvais pas vivre heureux sans moi. Tu rentrerais très vite. Peut-être même de l'aéroport. Peut-être demain ou après-demain.